

CHARMANT

Me. Marie et Me. Crémieux plaident un procès considérable devant la cour de Limoges. Me. Marie avait occupé toute une audience, sa plaidoirie avait été fort remarquable et avait produit un grand effet sur le nombreux auditoire qui garnissait la grande salle. Le lendemain, Me. Crémieux entra dans le barreau lorsque la cour venait de prendre séance. La foule était immense : l'évêque et le haut clergé, le général commandant la division, les officiers supérieurs et les officiers, tout ce que la ville renfermait de personnes marquantes, avaient envahi l'auditoire ; et, entre l'estrade occupée par les magistrats, l'espace réservé avait été livré aux dames, en grand nombre, dont la réunion était fort curieuse d'entendre l'avocat. M. le premier président Tixier la Chapelle, au milieu d'un profond silence, dit : "Me. Crémieux, vous avez la parole." Me. Crémieux ne se levait pas de son banc. Que se passait-il ?

Laissez-moi mettre dans sa bouche le récit de ce curieux incident comme nous l'avons entendu nous le raconter : "J'avais entendu le président, et j'allais commencer, lorsque je m'aperçus que je n'avais pas une pensée pour mon exorde, et qu'après le mot : Messieurs, je ne trouvais plus rien à dire. J'étais consterné. Je courbai la tête sous mon banc ; j'avoué me dit : "Que cherchez-vous ?" Je cherchais mon exorde. Vous comprenez que je ne lui répondis pas ; mais, tout à coup, mon esprit s'ouvrit, le commencement de ma plaidoirie était trouvé. "M. Crémieux, me dit le premier président, je vous as donné la parole." Je m'inclinai, je me levai et je dis :

"Messieurs, un trait de la vie d'Henri IV me revient à la mémoire et je veux vous le conter. Cette entrée en matière excita tout à la fois un grand étonnement et une vive curiosité. J'étais sauvé.

"Je continuai ainsi : "Le bon roi se trouvait à Rouen. Il apprit que le lendemain une grande cause se plaiderait à la grand-chambre du Parlement. Il n'avait jamais vu l'audience, il voulut assister à ce débat. Donc, vous pouvez vous faire une idée du mouvement immense qui régnait dans la ville. Quel auditoire, messieurs ! Le chef du clergé et ses assesseurs les plus élevés, l'armée dans ses chefs, les citoyens l'élite de la cité, la foule qui avait réussi à pénétrer dans le prétoire : c'était beau à voir ; et, comme on savait que la vue des dames était pour le roi Henri un attrait ravissant, M. le premier président avait placé entre les magistrats et la barre, une délicieuse couronne de jeunes femmes, qui jetaient dans le tableau leur éclat et leur parfum. (Un vif mouvement se manifesta dans la salle, l'avocat reprend :)

"Quand le roi eut pris place et que le Parlement se fut assis, la parole fut donnée à l'avocat de l'appelant. C'était un avocat fameux, éloquent, plein de savoir, intelligence rare, orateur distingué, le Marie de l'époque. (A ce compliment inattendu, adressé à son confrère qui avait été si admiré la veille, l'avocat fut interrompu par un long murmure d'approbation.) Il continua ainsi :

"Il plaïda vaillamment, il développa sa cause pendant toute une audience et charma ses auditeurs, si bien que le roi se prit à dire : —Eh ! messieurs, la cause est gagnée.

—Sire, dit le premier président, Votre Majesté n'a pu entendre l'avocat de l'adversaire.

—A demain, reprit le roi ; je suis curieux de savoir ce qu'il pourra trouver.

"Le lendemain, le roi présent et l'assemblée merveilleusement attentive, l'avocat de l'intimé prit la parole. Plaïda-t-il bien ? plaïda-t-il mal ? Je ne puis, moi, rien affirmer (ou rit) ; mais il avait le bon procès, le droit et l'équité soutenaient sa cause : animé par le talent de son confrère, il se surpassa peut-être ; si bien qu'à peine eut-il fini, le roi se lève :

—Ventre-saint-gris ! messieurs, leur dit-il, il faut que vous soyez gens bien éclairés, bien savants et bien honnêtes, pour juger et prononcer."

Tel fut, nous disait M. Crémieux, cet exorde qui m'était arrivé si heureusement, quand je ne savais comment j'allais entamer ma plaidoirie. Il fut très-bien accueilli, et peut-être ne fut-il pas sans influence sur le gain de mon procès. Croyez-moi, c'est une bonne chose que de bien disposer les juges.

LES BANDITS AU TEXAS

Extraits d'une lettre d'un voyageur à un journal américain :

"C'est ici la région des bandits du Texas. Les vols de diligence et de voyageurs y sont d'occurrence journalière. On n'a jamais rien vu de semblable dans l'histoire des Etats-Unis. Un homme seul a dévalisé la diligence de Waco à Galesville, qui était pleine de voyageurs ; puis une seconde diligence, près de Bolton ; puis une troisième, allant de McDade à Bastrop ; puis celle d'Austin à Lohart, et le même jour celle de San Antonio à Austin. Deux jours après, ce voleur émérite a été arrêté à Luling, muni de l'argent et des lettres chargées dont il ne s'était pas encore défait. Nous avons organisé un grand jury à son intention spéciale, et il va être jugé et condamné promptement.

"Hier, la diligence de Cleburn à Fort Worth a été dévalisée par deux hommes. Leur butin n'a pas été grand, mais il y avait six voyageurs, qui se sont empressés de remettre le peu d'argent qu'ils avaient, sans seulement songer à la résistance.

"Le pis est que les brigands audacieux sont l'objet d'une grande admiration. Toutes les sympathies du public leur sont acquises. Jamais shérif ne s'avise d'essayer de les arrêter. Il est impossible de décider les citoyens à les poursuivre. Après chaque nouvel exploit, chacun semble se dire : "Voilà un brave camarade. Je suis aise qu'il ait fait un bon coup."

"Le gouverneur Hubbard a offert une récompense pour l'arrestation des auteurs du dernier vol, et je suis convaincu qu'il montrera plus d'énergie que son prédécesseur. Nous avons une petite force de police, mais elle est tellement disséminée que le délai nécessaire pour la réunir laisse amplement le temps aux voleurs d'aller dans quelque autre section de l'Etat ou dans le territoire indien.

"Un voleur de chevaux n'aurait pas de chance ici, et nos bandits ne s'abaisseraient pas à voler un cheval ; mais tant qu'ils se bornent à assassiner des hommes pour les dévaliser, ils passent pour de braves et nobles compagnons."

REVUE DE LA SEMAINE

Aucun événement important en Orient. Les Russes ont continué à traverser le Danube. Les trois quarts de l'armée d'invasion sont maintenant établis dans la Dobrudscha et dans la province de Routschouk. Le Czar lui-même doit traverser le fleuve ces jours-ci, et rejoindre les quartiers-généraux du grand-duc Nicolas. Le Czarovitch a été nommé gouverneur de la Dobrudscha. Il n'y a pas eu de bataille sérieuse. Les Turcs attendent l'ennemi au pied des Balkans ; ils lui ont livré la plaine presque sans coup férir. En Asie, les Russes continuent à retraiter. Ils sont revenus aux frontières, battus et découragés.

Voici les principales dépêches de la semaine : Berlin, 9.—Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche se rencontreront lundi prochain au château d'Helbrun, à Salsbourg.

Bucharest, 9.—Le Czarovitch a été nommé commandant de Dobrudscha ; le grand-duc Nicolas commandera le centre et le prince de Roumanie la droite de l'armée d'invasion.

Rome, 9.—Le Pape jouit d'une bonne santé. Il a dit la messe hier et il a donné trente audiences samedi.

Erzeroum, 8.—Les Russes ont définitivement levé le siège de Kars.

Il est impossible que, même dans le cas où des renforts leur seraient expédiés, les Russes puissent renouveler cette année avec succès la campagne d'Asie.

Londres, 9.—Le Times, dans un éditorial, dit que l'Autriche ne doit pas tarder à occuper la Bosnie. Les Turcs préféreraient abandonner ce pays que de se voir exposés à entrer en hostilité avec l'Autriche.

Saint-Petersbourg, 9.—D'après les rapports officiels, la retraite des Russes en Asie n'est pas attribuable aux soulèvements dans le Caucase, mais à leur infériorité numérique dans cette région. Les généraux russes avaient été trompés sur la force des Turcs dans l'Asie Mineure.

La retraite du général Tergusaloff a été si précipitée qu'il a été obligé de laisser derrière lui des canons qu'il a cachés dans les crevasses des rochers.

Londres, 11.—La flotte anglaise à Besika est actuellement composée de 24 vaisseaux de ligne. La force de cette flotte est de 150 canons et de 7,000 à 8,000 hommes.

Des dépêches spéciales d'Asie disent que le 28 juin, dans le district d'Ardamarch, les Russes ont pillé onze villages et tué cinquante personnes.

Erzeroum, 10.—Il est officiellement annoncé que l'aile droite russe a été repoussée sur la frontière turque, chaudement poursuivie par Ismail Pacha.

Constantinople, 8.—La Porte a communiqué aux Puissances un protêt accusant les Russes d'avoir commis d'horribles atrocités en Europe et en Asie.

Londres, 14.—Le marquis de Salisbury a offert sa démission comme membre du cabinet anglais, mais on n'a pas voulu accepter sa résignation.

Les journaux des villes de l'intérieur sont fortement opposés à une intervention dans la guerre d'Orient.

Saint-Petersbourg, 14.—L'armée de Caucase doit recevoir des renforts, et s'il est nécessaire, ces renforts seront pris dans l'armée de l'Asie Centrale. Il est question d'une seconde invasion de l'Arménie ; on la commencera par la prise de Batoum et la suppression de la révolte des Circassiens.

Londres, 14.—Une dépêche de Péra mande que les Russes ont été attaqués simultanément par Osman Pacha à Plevona, et par Alimed Eyoub Pacha à Monaster. Le combat a duré pendant toutes les journées de jeudi et vendredi derniers.

La victoire est définitivement restée aux Turcs.

FRANCE

Paris, 9.—Le Moniteur, organe semi-officiel, dit que les ministres ne se prêteront pas à une restauration bonapartiste.

Paris, 10.—M. Rouher et quelques membres influents du parti bonapartiste sont partis pour Chislehurst, où ils doivent avoir un caucus.

Paris, 14.—Les élections auront lieu vers le 14 septembre et le second tour du scrutin le 30.

Les Chambres se réuniront le 8 octobre. Il y a 230 bonapartistes, 176 légitimistes et 117 orléanistes parmi les candidats officiels.

Paris, 15.—On dit que l'Autriche se propose d'ouvrir des négociations pour la paix dès qu'une action décisive aura été faite sur les bords du Danube.

VARIÉTÉS

La guerre d'Orient racontée en vers :

Ils étaient quatre  
Qui voulaient se battre ;  
Le premier disait :  
Ça ne me regarde pas ;  
Le deuxième disait :  
Je ne m'en mêle pas ;  
Le troisième disait :  
Je ne commence pas ;  
Le quatrième disait :  
Je ne me bats pas,  
Mais ça n'empêche pas  
Qu'ils étaient quatre  
Qui voulaient se battre, etc.

—A propos de la guerre.

On est au cercle, et chacun émet son opinion. —Moi, dit un de nos rédacteurs, quelque horrible qu'elle soit, j'admets parfaitement la guerre, mais à condition qu'elle sera loyale. Par exemple, deux souverains vont entrer en lutte ; c'est une affaire d'honneur comme une autre, et de même que pour un duel on mesure les épées, on égalise absolument les chances, il faudrait, en cas de guerre, que les rois et les empereurs ne missent sur pied qu'un nombre égal de combattants pourvus d'armes de même portée. Si l'un a 400,000 soldats et si l'autre n'en a que 200,000, le premier devra réduire son effectif de 200,000 ; cela fait, ils adresseraient leurs prières à Dieu et combattraient pour le mieux de leur honneur et de leur bon droit. Ce qui serait plus juste encore, ils rangeraient leurs soldats en bataille, sortiraient tous les deux des rangs et, l'épée à la main, videraient leur querelle sans priver tant de pères et de mères de leurs enfants.

—Très-bien, répondit à notre collègue un assistant, ce que vous dites là est bel et bon, mais je parie que vous n'oseriez pas l'insérer dans votre journal.

Nous avons relevé le défi, et voilà pourquoi on lira aujourd'hui dans nos échos cette petite tirade philosophique.—Figaro.

Une dame très-distracte entre dans un de ces grands magasins où l'on vend, sous prétexte de nouveautés, des objets de toute sorte, depuis le mouchoir de poche jusqu'à l'ameublement complet.

Madame demande un pliant (pour la campagne) et, en même temps, un chapeau orné de fleurs variées.

On apporte les objets.

—Peut-on essayer ? fait la dame distraite.

—Parfaitement.

Aussitôt la cliente met le pliant sur sa tête et s'assoit sur le chapeau.

Tableau !

L'esprit inventif des voleurs anglais a trouvé moyen d'exploiter même le désir des femmes pour le mariage.

En 1876, un nommé Wilkins, soi-disant médecin, fit insérer dans un journal de Manchester une annonce où il demandait une dame pour tenir sa maison avec l'espoir de l'épouser. Une veuve, Mme Lawford, répondit à l'annonce et entra en relation avec Wilkins. Ils parurent se convenir ; mais Wilkins, disant qu'il avait des biens en Amérique, fit à sa fiancée un emprunt de 1,125 francs pour payer son voyage de nocce de l'autre côté de l'Atlantique, acheter des instruments, etc. La veille du mariage il disparut. Mme Lawford n'entendit plus parler de lui. La semaine dernière, elle remarqua dans le même journal de Manchester une annonce analogue à celle à laquelle elle avait répondu en 1876. Elle y répondit en déguisant son écriture, son nom et son adresse. La réponse était signée "Docteur Wilkins." Après avoir encore reçu deux lettres, Mme Lawford les communiqua à la police et le prétendu docteur fut arrêté.

On trouva chez lui un numéro du *Matrimonial News*, journal d'annonces de mariages et un grand nombre de lettres qui font croire que le vol au mariage était une industrie chez le prévenu.

Pensée d'un vieux moraliste : Singulier pays que le mariage. Les étrangers ne demandent qu'à y entrer, et les indigènes qu'à en sortir.

UN DRAME PARISIEN.—Un jeune homme de vingt-cinq ans, M. Alexis de P... rentier, entretenait depuis quelque temps des relations avec une femme mariée, Mme G... Leurs relations avaient lieu ordinairement dans une maison de la rue de la Parchèminerie. Le 5 juin, vers dix heures, Mme G... fut prise soudainement d'un étourdissement. M. de P... chercha à lui donner des soins, mais sans résultats. Il envoya chercher M. le docteur Astruc, qui ne put que constater la mort. Mme G... avait succombé à une affection du cœur. M. Leclerc, commissaire de police, immédiatement prévenu, fut obligé de dresser procès-verbal et de faire

avertir le mari. A cette nouvelle, M. Alexis de P... rendu fou par la terreur et la crainte que lui inspirait le mari outragé, prit la fuite. On ne l'a pas revu chez lui et on ignore s'il s'est suicidé ou s'il s'est sauvé à l'étranger.

CALEMBOURGS MILITAIRES.—J'apprends que les monitors turcs gênent les Russes. C'est pourquoi ceux-ci veulent qu'ils s'éloignent.

Je tiens aussi de bonne source (celle de Vichy) que la Grèce n'attend plus que les grandes chaleurs pour fondre plus facilement sur les derrières des Turcs.

P.-S.—Le Danube a failli sortir de nouveau de son lit—probablement à cause du bruit du canon qui l'empêchait de dormir.

L'HOMME QUI COUVE.—Histoire vraie, et, je vous en prévient, un peu décollée ; mais bah ! il fait si chaud !

La scène se passe au Jardin zoologique du bois de Boulogne. Un garçon nouvellement admis comme gardien faisait preuve d'une naïveté profonde qui n'échappa point à ses camarades, et voici le tour qu'on vient de lui jouer.

Notre nouveau, qui répond au doux nom de Bridajou, entré depuis huit jours à peine, était voué au service des volatiles. Un gardien chevronné, chargé de le mettre au courant de la besogne, lui tint l'autre jour ce langage :

—Ah ça ! Bridajou, vous savez : c'est aujourd'hui pleine lune ; on couve ?

—Hein ?

—On couve.

—Qui ça ? les bêtes ?

—Et non, les gens ; vous, moi, tout le monde.

—Ah mais, par exemple, je n'ai jamais vu ça, dit Bridajou.

—Il n'y a pas de mais, dit l'ancien : d'abord est-ce que vous avez jamais vu tout ce qu'on voit ici, des chameaux, des autruches, des pélicans, des oiseaux de la Chine et du Japon ?

—Non, certes, dit Bridajou.

—Alors, camarade, faut pas vous étonner. Ici, c'est une collection de bêtes pour les savants, ce n'est pas comme dans vos campagnes.

Vous pensez si Bridajou ouvrait des oreilles !

—Ah bien ! les savants sont bien drôles tout de même, répétait-il, avec leurs inventions !—Enfin c'est comme ça, dit l'ancien. Tout le monde y passe ; chacun son heure ; seulement, l'usage veut que le dernier venu prenne la faction à l'heure du déjeuner, comme corvée.

Bref, à l'heure du repas, mon Bridajou met les bouchées doubles, ne met qu'une demi-heure au lieu d'une heure et demie, et revient fidèlement se soumettre à la consigne. L'ancien, qui le guettait, le fait entrer dans une des volières où il avait préparé un panier garni de foin sur lequel était placée une douzaine d'œufs.

—Ah ! vous voilà, fit-il, en voyant Bridajou, vous venez me relever ; il n'était pas trop tôt, je commençais à m'ennuyer. A votre tour, ôtez votre culotte.

—Pourquoi faire ?

—Mais dame ! pour couvrir.

—Pas possible ?

—Comment, pas possible ; et vivement encore !

Bridajou s'exécute donc, et le voici installé sur le panier le plus gravement du monde, sous la surveillance de l'ancien. Celui-ci alors se ravissant :

—Ah ! au fait, vous savez en raison de la corvée, le directeur paye le tabac ; on a quatre sous à fumer, les voici.

Bridajou, prenant son parti en brave, bourre sa pipe, l'allume, tandis que l'ancien prend sa fuite pour ne pas lui rire au nez.

On devine que tous les camarades étaient dans la confidence ; vous jugez s'il y eut des allées, des venues et surtout des gorges chaudes derrière une porte vitrée de la volière par où l'on voyait le spectacle.

Enfin, Bridajou était là depuis trois bons quarts d'heure, toujours couvant et toujours fumant, quand le gardien-chef vint à passer. Celui-là n'était pas du complot et n'en pouvait croire ses yeux.

—Qu'est-ce que vous me faites-là ? dit l'homme gradé.

—Je couve.

—Comment ?

—Je couve, donc !

—Matin d'imbécile ! voulez-vous bien vous sauver !

Et, saisissant un balai, il se mit à houspiller Bridajou, qui n'eut que le temps de rattraper sa culotte et court encore.

Si vous allez au Jardin d'acclimatation, ne demandez pas à Bridajou si c'est bientôt la pleine lune.

"Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête," comme disent ceux qui font usage du Rénovateur Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomate ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute saoulerie. On peut se la procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centimes chaque. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents pour le Canada